

24ième Dimanche du Temps Ordinaire- Homélie du Frère Daniel BOURGEOIS, paroisse Saint-Jean-de-Malte (Aix-en- Provence)

Lecture : Luc 15, 1-32



Frères et sœurs,

Nous connaissons tous par cœur ces paraboles, nous les avons entendues dans toutes les célébrations pénitentielles, c'est presque ressassé, remâché, et j'imagine la difficulté de certains prédicateurs en se disant que ces paraboles déjà entendues pendant le temps du carême, doivent à nouveau être expliquées !

Je voudrais attirer votre attention sur un tout petit aspect auquel on prête rarement attention pour expliquer ces trois paraboles. Vous avez remarqué le contexte, c'est pour cela que c'est bien de lire ce chapitre de saint Luc en entier. Le contexte est clair : Jésus a largement commencé sa mission d'annonce du Royaume de Dieu. Jésus prend là un parti extrêmement audacieux et dangereux. Alors que Jean-Baptiste annonçait une venue de Dieu terrifiante en faisant venir les gens vers lui au Jourdain et les invitant à la conversion et à la pénitence, Jésus, et c'est son originalité, a pris exactement le contre-pied en allant voir les gens. Le risque de cette option est très simple : si Jésus va rencontrer les membres du peuple de Dieu, et même d'autres personnes étrangères au peuple de Dieu, il se risquait à

rencontrer tout le monde, et par conséquent, d'être invité par tout le monde. C'est bien ce que fait remarquer l'introduction des trois paraboles : « *Les pharisiens voyant qu'il était invité et qu'il répondait à l'invitation des pécheurs, font des remarques* ». Ce n'est pas « casher » d'aller manger chez un percepteur d'impôts. On dit bien que Jésus allait chez les publicains et les pécheurs, c'est-à-dire les deux classes d'hommes publics les plus détestés de la population juive de l'époque.

Il est très difficile pour Jésus de se justifier, il faut qu'il y mette tout son génie de conteur et de sage pour ceux qui sont persuadés d'avoir raison, car ils ne reprochent pas à Jésus d'annoncer le Royaume de Dieu, ils ne contestent même pas les premiers signes de sa messianité, mais ils n'acceptent pas qu'il aille chez des pécheurs, des gens qui exploitent la société, des profiteurs qui se débrouillent au détriment de tout respect de la Loi et du vivre ensemble. Les trois paraboles ont un point commun que l'on ne souligne pas assez. Il faut expliquer cette chose paradoxale et choquante, que Jésus va chez les pécheurs sans poser de conditions.



Pourquoi cette attitude ? C'est la pointe commune aux trois paraboles. Nous, comme nous avons orienté maintenant ces paraboles vers ce problème si difficile de la reconnaissance de notre péché, de la nécessité de demander pardon à Dieu, de faire cette démarche extrêmement désagréable qui consiste à raconter ses petites histoires à un prêtre, nous essayons de tirer la parabole du côté subjectif : que dois-je faire, moi qui suis le mouton perdu, la drachme perdue, le fils prodigue ? Nous utilisons cette parabole dans le sens de l'application subjective, qui fait insister davantage sur le fils perdu que sur les deux autres paraboles.

Que voulait donc dire Jésus à travers ces trois paraboles que Luc a très astucieusement réunies ? Le but est simple. Il y a cent brebis, s'il en manque une, rien ne va plus ; il y a dix drachmes, si l'une est perdue, rien ne va plus ; il y a deux fils, s'il y en a un qui part, rien ne va plus.

C'est tout le problème de la parabole qui échappe à la compréhension des pharisiens. Jésus ne peut pas accepter d'annoncer le Royaume sans bouleverser, appeler, et rassembler tout le monde. Ces trois paraboles ont pour but de dire que le salut est non seulement une démarche individuelle mais c'est aussi une démarche qui nous introduit et nous restaure dans la plénitude du projet de Dieu qui était blessé par un élément absent.



Là, il y a quelque chose d'important qui peut nous aider à mieux saisir ce qu'est le pardon. Le deuxième élément commun de ces trois paraboles, consiste en ce qu'ils font la fête. Le berger qui revient avec sa brebis sur les épaules invite ses amis, la femme qui a retrouvé la drachme invite ses voisines, et le père fait une fête dans sa maison, et dès que le fils aîné reviendra des champs, il faut que lui aussi participe à la fête, mais la fin de la parabole est dramatique. Normalement, si vous faites un bilan et qu'il est bien équilibré, vous en êtes satisfait et c'est tout. Mais ici, au moment où arrive celui qui manque au banquet, cela provoque une sorte de débordement, c'est la fête. Ni le berger, ni la femme, ni le père ne peuvent se contenter de réintégrer leur bien. Le pardon n'est pas une opération blanche, la confession n'est pas une « mise en règle », c'est bien davantage. Ce n'est pas retourner à la situation antérieure, ce n'est pas un retour au début. La fragilité, l'échec temporaire, le manque, la perte, lorsqu'ils redeviennent des éléments du projet global, on fait la fête à cause de la globalité et de la totalité. Comment pourrait-on faire la fête quand on sait qu'il y a encore une brebis qui est en train de se perdre dans les buissons ? En revanche, quand ce qui manquait est réintégré à la plénitude du projet primitif de Dieu, alors pour Dieu, c'est la fête.

Ce que Jésus a voulu nous dire dans ces paraboles, hormis son exhortation à la pénitence et à la conversion, c'était de nous montrer que le pardon n'est que le moyen de réintégrer la plénitude du projet divin.

Quand les pécheurs font pénitence, pourquoi cela procure-t-il plus de joie à Dieu que ceux qui n'ont pas besoin de repentir, c'est parce que grâce à ce retour des pénitents qui est le fruit de sa grâce, il retrouve la plénitude

de son projet. C'est comme si la totalité du peuple venait authentifier la vérité du projet primitif de Dieu. Quand on demande pardon, on ne se contente pas de rentrer dans le rang, c'est ce qui fait l'amertume du fils aîné. Le pardon vu du côté de Dieu est encore plus heureux pour celui qui pardonne que pour celui qui est pardonné. C'est toute la grandeur du mystère chrétien.

Ces paraboles sont révélatrices de notre cœur. Nous avons deux conceptions du pardon, l'une qui consiste à remettre les choses en place et à ranger la vaisselle dans l'armoire, ce qui n'est d'ailleurs pas méprisable, l'autre qui est ce que Jésus propose. Si le salut n'est pas la totalité, il manquera toujours quelque chose. Et la question demeure : comment Dieu voit-il l'enfer ? Comment Dieu voit-il le refus des hommes ? Il le voit certainement comme un manque, car si le salut n'est pas total et universel, il y aura comme une sorte de blessure même dans la joie du Royaume.

Frères et sœurs, nous n'en sommes pas là, mais ce qui compte pour l'instant, c'est que pour nous, lorsque nous faisons cette démarche de demande de pardon, c'est d'essayer de bien la resituer, de notre point de vue à nous, certes, mais du point de vue de la globalité et de la totalité du salut que Dieu veut pour tous les hommes. Amen.

